

**Grand National**

Roland Buti

# Grand National



© Éditions Zoé, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0383-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Pour Caroline*

« La termitière future m'épouvante.  
Et je hais leur vertu de robots.  
Moi j'étais fait pour être jardinier. »

Antoine de Saint-Exupéry,  
*Lettre à Pierre Dalloz,*  
*30 juillet 1944.*

Mon empressement à quitter l'appartement, à descendre les escaliers, à traverser ensuite au pas de course le hall de l'immeuble encombré de vélos et de poussettes me faisait penser à la fuite d'un intrus inquieté par les premières lueurs de l'aube.

Nous avons emménagé dans cet immeuble situé à moins d'un quart d'heure à pied de l'hôpital parce qu'Ana y travaillait avec des horaires irréguliers.

Elle avait emporté passablement de choses que je n'avais pas remplacées. J'essayais de me souvenir de ce qui traînait avant son départ sur l'étagère, sur le rebord de la fenêtre, dans l'espace de rangement entre la gazinière et

l'armoire à casseroles. Je pouvais sans difficulté recomposer le décor, mais l'absence du grille-pain, des longs ustensiles plantés dans un pot de grès, de la bouilloire avait pour effet de rendre un peu ridicule ce qu'elle avait laissé.

Les proportions de la cuisine dans laquelle tous les bruits résonnaient sensiblement plus fort à mes oreilles avaient changé sous l'effet d'un phénomène singulier. Il y avait une distance inhabituelle entre les choses comme si l'endroit où nous avons mangé deux fois par jour pendant seize ans s'était distendu avec le temps.

J'avalais maintenant mon petit-déjeuner au *Penalty*. Rénové depuis quelques années pour attirer une nouvelle clientèle, l'ancien café du quartier avait conservé son nom, souvenir de l'époque où l'équipe de

la ville jouait en première division. Les êtres humains aiment vivre dans leur jus, mais ceux qui avaient conçu cette transformation devaient avoir une âme particulièrement ratatinée. Les chaises en plastique imitation bois, les coussins en similicuir mauve, la mascotte au-dessus de l'enseigne à l'entrée : tout était déjà décrépité et je devais lutter contre la douce intermittence de ma personne du matin.

Agon devait me rejoindre, mais ce matin-là il était en retard.

Je prenais des forces et m'employais surtout à ce qu'aucune fraternité ne m'unisse aux clients attablés : des vieilles et des vieux rabougris dans l'inconfort qui parlaient à voix basse, lisaient distraitement le journal dans une ambiance de salle d'attente. Tous semblaient craindre



la venue du médecin leur confirmant la précarité de leur existence sur terre.

Une lueur blanche décolorait la rue encombrée par le mobilier urbain de l'autre côté de la vitre. L'abribus au toit de verre, les chicanes rouges et jaunes placées pour ralentir le trafic et les longs candélabres municipaux tordus dans l'humidité crayeuse : tout le quartier avait l'air d'être plié en quatre et ce n'était pas non plus un décor très vivant.

J'avais lu quelques mois auparavant dans le *National Geographic* l'interview d'un biologiste affirmant que la nature est infiniment variée parce que chaque espèce suit ses propres règles. Peut-être en est-il de même pour les êtres humains ? J'aime ressentir la présence du ciel au-dessus de ma tête quand je m'active dans les jardins. Après avoir arraché les mauvaises herbes d'une

plate-bande, ratissé une pelouse ou taillé une haie, lorsque la lumière du soleil confère une évidence à chaque détail, je m'arrête souvent pour contempler mon travail. Quand je suis enfermé, les choses me semblent le plus souvent ne pas être à leur place.

« Tu me fais penser à un prisonnier condamné à ne plus jamais sortir de sa cellule », m'avait lancé Ana un matin, le visage chiffonné au milieu de sa chevelure en pagaille.

Je passais de plus en plus de temps à regarder par la fenêtre de la cuisine quand j'étais dans la cuisine, par la fenêtre du salon quand j'étais dans le salon, par la fenêtre de la chambre à coucher quand j'étais dans la chambre à coucher. « C'est un reproche ? » lui avais-je demandé. « Non, j'aime les mecs distraits. Ils font moins attention

à eux. Ils sont moins ennuyeux que la moyenne. » J'avais alors tenu cette réponse pour très délicate.

Mais elle ne me racontait plus ses journées de travail, les aléas du service, les patients, les médecins bienveillants ou arrogants avec elle ou avec les autres infirmières. Quand je la trouvais endormie le soir, épuisée par des semaines de garde, elle sentait l'hôpital, une exhalaison tenace qu'une douche ne suffisait pas à effacer. Je déposais un baiser sur son front. Ses traits étaient crispés comme si elle déployait des efforts pour ne pas se réveiller la tête enfoncée dans l'oreiller.

Cela faisait plusieurs mois qu'elle ne me parlait plus que des décès. La dernière fois que nous avons fait l'amour, elle m'avait dit juste après : « J'en avais vraiment besoin. Jela est

morte hier après-midi. » Je me souviens de ce moment, car j'ai alors compris que nous n'allions plus vivre ensemble.

Elle était allongée sur le lit jambes écartées avec les draps chiffonnés dans ses pieds. Je m'étais toujours émerveillé de l'ampleur inouïe prise par ses cheveux pendant la nuit. Le matin, j'avais le sentiment de la voir telle qu'elle devait être. Et je croyais encore que cette part secrète de sa vie, la plus vraie peut-être, n'appartenait qu'à moi.

Jela était dans le coma depuis un accident de scooter. Elle avait l'âge de notre fille Mina.

Dans la cuisine, je me suis versé un verre d'eau au robinet de l'évier pendant qu'Ana est restée à paresser dans la chambre. Une lumière oblique inondait la pièce, une lumière impitoyable pour tout le décor heurté de plein fouet. Une

mouche coincée à l'intérieur du tube néon vibronnait, rendue folle par la chaleur.

— C'est le deuxième décès en un mois dans ton service ? ai-je lancé.

— Oui.

— Il y a dix jours, c'est ça ?

— Oui. Un dimanche. Un jeune homme.

— Je me souviens.

— Il s'appelait Loran.

Je me suis alors demandé si chacun de nos ébats coïncidait avec la mort d'un de ses patients.